



TERESA MALHEIRO D'APRÈS SEKA

# L'*In*VITÉE

## Naïssam Jalal

Flûtiste et compositrice

Propos recueillis par Fanny Marlier

Chaque mois, une personnalité  
s'empare d'un sujet qui lui tient à cœur.  
Française d'origine syrienne,  
Naïssam Jalal exprime en musique  
ses révoltes. Dans ses deux  
derniers albums, la flûtiste propose  
des rituels de guérisons imaginaires  
comme refuge à la violence  
du monde.

tous les stéréotypes ancrés dans l'inconscient collectif me renvoyaient à mon statut d'étrangère. À cause de ce racisme insidieux, j'ai développé très jeune une espèce de honte de moi-même, tout en comprenant mal ce qui m'était reproché. Cette honte cohabitait avec un sentiment de révolte. Quand j'avais 13 ou 14 ans, des amis de mes parents m'avaient surprise dans la rue en train de me disputer avec des policiers parce qu'ils avaient contrôlé un homme

15 au seul motif qu'il était noir. J'étais indignée par toutes les formes de racisme.

Mes parents sont tous les deux syriens et artistes peintres. Après le coup d'État d'Hafez al-Assad en novembre 1970, ils ont quitté la Syrie pour venir étudier aux Beaux-Arts de Paris et vivre dans un pays libre. En 1984, enceinte de moi, ma mère a choisi de m'élever en France: elle ne voulait pas que je grandisse dans une société conservatrice où devenir musicienne ou

20 danseuse serait impossible. Mes parents avaient une conscience de gauche, mais n'étaient pas encartés dans un parti ou une association. Je devais avoir 5 ou 6 ans lorsqu'ils ont commencé à m'emmener dans des manifestations de soutien à la Palestine. C'est à cet âge-là qu'ils m'ont également encouragée à apprendre un instrument: j'ai choisi la flûte!

À 17 ans, j'ai découvert l'improvisation. Une révélation. Je pouvais exprimer en musique

25 des blessures intimes inconscientes, des émotions, des douleurs impossibles à dire en mots. J'avais trouvé mon moyen de survivre dans ce monde si dur.

En 2003, mon baccalauréat en poche, je suis partie vivre en Syrie. Je voulais comprendre ce qu'être arabe signifie. Sans parler la langue, je me suis inscrite au Grand Institut de musique arabe de Damas pour étudier le nay, une flûte en roseau dont on joue en position

30 oblique. J'ai quitté le pays au bout de quelques mois, car je ne supportais plus d'être constamment suivie par des hommes des renseignements généraux. En Syrie, tout le monde est surveillé, mais le simple fait d'être une femme, de discuter avec des gens dans la rue et de fumer des cigarettes me rendait particulièrement suspecte.

Je me suis ensuite installée au Caire afin de continuer mon initiation à la musique arabe.

35 Là-bas, j'ai suivi l'enseignement de la légende du violon égyptien, Abdo Dagher. Ce très grand monsieur a joué notamment aux côtés d'Oum Kalthoum, la célèbre diva.

**M**a conscience politique est intimement liée à ma condition de fille d'immigrés en France. Je porte l'étranger dans ma chair, dans mes os, dans mon corps, dans les traits de mon visage et la couleur de ma peau. J'ai réalisé que j'étais une Arabe en France vers 6 ans. Il n'y a pas eu besoin d'un élément déclencheur particulier,

**“ La violence du monde m'amène à explorer le lien entre musique et spiritualité ”**

Avec d'autres jeunes musiciens, je me rendais tous les soirs chez lui, il nous offrait le thé et nous invitait à jouer sa musique. Il nous transmettait ainsi son savoir. J'y suis restée trois ans, accueillie avec bienveillance par une communauté de jeunes musiciens progressistes qui voulaient s'émanciper de la tradition musicale arabe classique sans la renier, et avaient soif d'une certaine modernité. Trois années formatrices, et en même temps difficiles à vivre en tant que femme dans une société dont je refusais les codes. Quand j'invitais des hommes à venir jouer chez moi, des voisins se plaignaient au gardien, qui en parlait au propriétaire. J'ai été expulsée une quinzaine de fois de mes appartements parce qu'on m'accusait de tenir une maison close!

40

En 2006, de retour en France, je me suis inscrite en licence de philosophie à Paris-VIII. Dans les cours de Daniel Bensaïd, j'ai découvert des penseurs passionnants comme Hannah Arendt ou Jacques Rancière. Le livre *Peau noire, masques blancs* du psychiatre et écrivain Frantz Fanon (1952) m'a bouleversée. Son analyse sur les troubles mentaux développés par les Noirs à cause du regard des Blancs a déclenché en moi un séisme. J'ai réalisé combien il était urgent de déconstruire nos imaginaires de domination. Lorsque la révolution des printemps arabes a éclaté, en 2011, voir tant de Syriens défiler dans les rues au péril de leur vie a été un électrochoc. Pour la première fois, j'ai eu envie d'être syrienne. J'étais fière de ce peuple, j'admirais son courage, sa détermination et sa dignité. Dans le même temps, regarder sur Internet des vidéos de corps d'enfants morts et de processions funèbres était infiniment douloureux. Donner voix à leur résistance m'a semblé impératif. J'ai fondé le quintette *Rhythms of Resistance* avec lequel j'ai sorti, en 2016, l'album *Almot Wala Almazala* [« La mort plutôt que l'humiliation »] en hommage aux révolutionnaires syriens. En parallèle, je me suis investie dans l'opposition politique syrienne en France, en faveur d'une société progressiste, laïque et démocratique. J'ai organisé des concerts de soutien pour venir en aide aux familles restées là-bas. Une partie des recettes

45

50

55

60

65

70

de mes ventes d'album était alors versée à des associations d'aide aux victimes. La chute récente de Bachar al-Assad me redonne de l'espoir. Je ne pense pas encore à l'avenir, je ne boude pas ma joie immédiate. Je suis tellement heureuse de voir tous ces prisonniers retrouver enfin leurs proches. La violence du monde me touche et m'amène à explorer toujours plus profondément le lien entre musique et spiritualité. Car il ne peut y avoir de résistance sans résilience, et il n'y a pas de résilience sans spiritualité, sans musique. J'ai composé mes albums *Quest of the Invisible* ou *Healing Rituals* comme un refuge musical et spirituel, un lieu de résilience. ●